

PRÉDICATION VENDREDI SAINT 10 AVRIL 2020

Sur la croix,
carrefour du monde,
Dieu cède le passage.
Pas étonnant que depuis,
Il ait perdu la priorité.

PSAUME 41

Comme une biche se tourne
vers les cours d'eau,
ainsi mon âme se tourne
vers toi, mon Dieu.

J'ai soif de Dieu,
du Dieu vivant :
Quand pourrai-je entrer
et paraître face à Dieu ?

Jour et nuit,
mes larmes sont mon pain,
quand on me dit tous les jours :
« Où est ton Dieu ? »

Je me laisse aller
à évoquer le temps
où je passais la barrière,
pour conduire jusqu'à la maison de Dieu,
parmi les cris de joie et de louange,
une multitude en fête.

Pourquoi te replier, mon âme,
et gémir sur moi ?
Espère en Dieu !
Oui, je le célébrerai encore,
lui et sa face qui sauve.

Mon âme s'est repliée contre moi, ô mon Dieu,
c'est pourquoi je t'évoque
depuis le pays du Jourdain, des cimes de l'Hermon,
et du mont Micéar.

Les flots de l'abîme s'appellent l'un l'autre,
au fracas de tes cataractes.
En se brisant et en roulant,
toutes tes vagues ont passé sur moi.

Le jour, le SEIGNEUR exerçait sa fidélité ;
la nuit, je le chantais,
et je priais Dieu qui est ma vie.

Je veux dire à Dieu mon rocher :
« Pourquoi m'as-tu oublié ?
Pourquoi m'en aller, lugubre
et pressé par l'ennemi ? »

Mes membres sont meurtris,
mes adversaires m'insultent
en me disant tous les jours :
« Où est ton Dieu ? »

Pourquoi te replier, mon âme,
pourquoi gémir sur moi ?
Espère en Dieu !
Oui, je le célébrerai encore,
lui, le salut de ma face et mon Dieu.

1 CORINTHIENS 1, 22-25

Les Juifs demandent des signes, et les Grecs
recherchent la sagesse ; mais nous, nous prêchons un
Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les
païens, mais pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que
Grecs, il est Christ, puissance de Dieu et sagesse de

Dieu. Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes.

MARC 14 depuis le verset 43

ARRESTATION DE JÉSUS

Au même instant, comme il parlait encore, survient Judas, l'un des Douze, avec une troupe armée d'épées et de bâtons, qui venait de la part des grands prêtres, des scribes et des anciens.

Celui qui le livrait avait convenu avec eux d'un signal : « Celui à qui je donnerai un baiser, avait-il dit, c'est lui ! Arrêtez-le et emmenez-le sous bonne garde. » Sitôt arrivé, il s'avance vers lui et lui dit : « Rabbi. » Et il lui donna un baiser. Les autres mirent la main sur lui et l'arrêtèrent.

L'un de ceux qui étaient là tira l'épée, frappa le serviteur du Grand Prêtre et lui emporta l'oreille.

Prenant la parole, Jésus leur dit : « Comme pour un hors-la-loi, vous êtes partis avec des épées et des bâtons pour vous saisir de moi !

Chaque jour, j'étais parmi vous dans le temple à enseigner et vous ne m'avez pas arrêté. Mais c'est pour que les Ecritures soient accomplies. » Et tous l'abandonnèrent et prirent la fuite. Un jeune homme le suivait, n'ayant qu'un drap sur le corps. On l'arrête, mais lui, lâchant le drap, s'enfuit tout nu.

JÉSUS DEVANT LE SANHÉDRIN

Ils emmenèrent Jésus chez le Grand Prêtre. Ils s'assemblent tous, les grands prêtres, les anciens et les scribes. Pierre, de loin, l'avait suivi jusqu'à l'intérieur du palais du Grand Prêtre. Il était assis avec les serviteurs et se chauffait près du feu.

Or les grands prêtres et tout le Sanhédrin cherchaient contre Jésus un témoignage pour le faire condamner à mort et ils n'en trouvaient pas. Car beaucoup portaient de faux témoignages contre lui, mais les témoignages ne concordaient pas.

Quelques-uns se levaient pour donner un faux témoignage contre lui en disant : « Nous l'avons entendu dire : "Moi, je détruirai ce sanctuaire fait de main d'homme et, en trois jours, j'en bâtirai un autre, qui ne sera pas fait de main d'homme." »

Mais, même de cette façon, ils n'étaient pas d'accord dans leur témoignage. Le Grand Prêtre, se levant au milieu de l'assemblée, interrogea Jésus : « Tu ne réponds rien aux témoignages que ceux-ci portent contre toi ? » Mais lui gardait le silence ; il ne répondit rien. De nouveau le Grand Prêtre l'interrogeait ; il lui dit : « Es-tu le Messie, le Fils du Dieu béni ? »

Jésus dit : « Je le suis, et vous verrez le Fils de l'homme siégeant à la droite de la Puissance et venant avec les nuées du ciel. » Le Grand Prêtre déchira ses habits et dit : « Qu'avons-nous encore besoin de témoins !

Vous avez entendu le blasphème. Qu'en pensez-vous ? » Et tous le condamnèrent comme méritant la mort.

Quelques-uns se mirent à cracher sur lui, à lui couvrir le visage, à lui donner des coups et à lui dire : « Fais le prophète ! » Et les serviteurs le reçurent avec des gifles.

RENIEMENT DE PIERRE

Tandis que Pierre était en bas, dans la cour, l'une des servantes du Grand Prêtre arrive.

Voyant Pierre qui se chauffait, elle le regarde et lui dit : « Toi aussi, tu étais avec le Nazaréen, avec Jésus ! » Mais il nia en disant : « Je ne sais pas et je ne comprends pas ce que tu veux dire. » Et il s'en alla dehors dans le vestibule.

La servante le vit et se mit à redire à ceux qui étaient là : « Celui-là, il est des leurs ! »

Mais de nouveau il niait. Peu après, ceux qui étaient là disaient une fois de plus à Pierre : « A coup sûr, tu es des leurs ! et puis, tu es galiléen. »

Mais lui se mit à jurer avec des imprécations : « Je ne connais pas l'homme dont vous me parlez ! »

Aussitôt, pour la deuxième fois, un coq chanta.

Et Pierre se rappela la parole que Jésus lui avait dite : « Avant que le coq chante deux fois, tu m'auras renié trois fois. » Il sortit précipitamment ; il pleurait.

MARC 15

JÉSUS DEVANT PILATE

Dès le matin, les grands prêtres tinrent conseil avec les anciens, les scribes et le Sanhédrin tout entier. Ils lièrent Jésus, l'emmenèrent et le livrèrent à Pilate. Pilate l'interrogea : « Es-tu le roi des Juifs ? » Jésus lui répond : « C'est toi qui le dis. » Les grands prêtres portaient contre lui beaucoup d'accusations. Pilate l'interrogeait de nouveau : « Tu ne réponds rien ? Vois toutes les accusations qu'ils portent contre toi. »

Mais Jésus ne répondit plus rien, de sorte que Pilate était étonné. A chaque fête, il leur relâchait un prisonnier, celui qu'ils réclamaient. Or celui qu'on appelait Barabbas était en prison avec les émeutiers qui avaient commis un meurtre pendant l'émeute. La foule monta et se mit à demander ce qu'il leur accordait d'habitude. Pilate leur répondit : « Voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ? » Car il voyait bien que les grands prêtres l'avaient livré par jalousie. Les grands prêtres excitèrent la foule pour qu'il leur relâche plutôt Barabbas. Prenant encore la parole, Pilate leur disait : « Que ferai-je donc de celui que vous appelez le roi des Juifs ? » De nouveau, ils crièrent : « Crucifie-le ! » Pilate leur disait : « Qu'a-t-il donc fait de mal ? » Ils crièrent de plus en plus fort : « Crucifie-le ! » Pilate, voulant contenter la foule, leur

relâcha Barabbas et il livra Jésus, après l'avoir fait flageller, pour qu'il soit crucifié.

LE COURONNEMENT D'ÉPINES

Les soldats le conduisirent à l'intérieur du palais, c'est-à-dire du prétoire. Ils appellent toute la cohorte. Ils le revêtent de pourpre et ils lui mettent sur la tête une couronne d'épines qu'ils ont tressée. Et ils se mirent à l'acclamer : « Salut, roi des Juifs ! » Ils lui frappaient la tête avec un roseau, ils crachaient sur lui et, se mettant à genoux, ils se prosternaient devant lui. Après s'être moqués de lui, ils lui enlevèrent la pourpre et lui remirent ses vêtements. Puis ils le font sortir pour le crucifier.

LA CRUCIFIXION

Ils réquisitionnent pour porter sa croix un passant, qui venait de la campagne, Simon de Cyrène, le père d'Alexandre et de Rufus. Et ils le mènent au lieu-dit Golgotha, ce qui signifie lieu du Crâne. Ils voulurent lui donner du vin mêlé de myrrhe, mais il n'en prit pas. Ils le crucifient, et ils partagent ses vêtements, en les tirant au sort pour savoir ce que chacun prendrait. Il était neuf heures quand ils le crucifièrent. L'inscription portant le motif de sa condamnation était ainsi libellée : « Le roi des Juifs ».

Avec lui, ils crucifient deux bandits, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Les passants l'insultaient hochant la tête et disant : « Hé ! Toi qui détruis le sanctuaire et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même en descendant de la croix. »

De même, les grands prêtres, avec les scribes, se moquaient entre eux : « Il en a sauvé d'autres, il ne peut pas se sauver lui-même ! Le Messie, le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, pour que nous voyions et que nous croyions ! » Ceux qui étaient crucifiés avec lui l'injuriaient.

LA MORT DE JÉSUS

A midi, il y eut des ténèbres sur toute la terre jusqu'à trois heures. Et à trois heures, Jésus cria d'une voix forte : « Eloï, Eloï, lama sabaqthani ? » ce qui signifie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Certains de ceux qui étaient là disaient, en l'entendant : « Voilà qu'il appelle Elie ! » Quelqu'un courut, emplit une éponge de vinaigre et, la fixant au bout d'un roseau, il lui présenta à boire en disant : « Attendez, voyons si Elie va venir le descendre de là. »

Mais, poussant un grand cri, Jésus expira. Et le voile du sanctuaire se déchira en deux du haut en bas. Le centurion qui se tenait devant lui, voyant qu'il avait

ainsi expiré, dit : « Vraiment, cet homme était Fils de Dieu. » Il y avait aussi des femmes qui regardaient à distance, et parmi elles Marie de Magdala, Marie, la mère de Jacques le Petit et de José, et Salomé, qui le suivaient et le servaient quand il était en Galilée, et plusieurs autres qui étaient montées avec lui à Jérusalem.

« Où est-il ton Dieu ? »

Entendez-vous l'écho de cette question qui vient à nous depuis la nuit des temps ?

Elle est la question de l'homme aux prises avec l'abîme et l'opacité du mal.

Le lecteur familier de l'Ancien Testament la retrouve à de nombreuses reprises, dans les psaumes, où le croyant est interpellé – parfois sans ménagement – sur la crédibilité de son Dieu lorsque surgit le malheur.

Je me demande : y a-t-il eu un seul jour dans l'histoire du monde – où l'homme a été épargné de se poser cette question ?

C'est la question de l'homme du Moyen Âge, aux prises avec la peste noire qui décima en son temps un tiers de la population de l'Europe.

C'est la question de Voltaire au lendemain du tremblement de terre de Lisbonne, le 1^{er} novembre 1755.

C'est la question du soldat embourbé dans les abominables tranchées de la 1^{re} guerre mondiale ou de l'épouse apprenant que son mari est mort au front.

C'est le cri des déportés libérés du camp de Buchenwald, il y a 75 ans jour pour jour, le 11 avril 1945.

« Où est-il ton Dieu ? », c'est le cri de tous les parents qui un jour ont eu le malheur de perdre un enfant.

Et nous nous demandons aujourd'hui : « mais où donc est Dieu dans cette pandémie qui touche l'humanité toute entière ? »

Le croyant que j'essaie d'être ne peut pas se dérober à cette tenace question qui taraude tant d'hommes et de femmes hier comme aujourd'hui.

Si je veux tenter de balbutier une réponse, ce n'est qu'en me tenant résolument sous la croix.

Pendu au bois, au Golgotha, c'est là que Jésus rejoint – à son tour – la longue suite des personnes suppliciées par le mal et qui, scrutant le ciel, se demandent avec angoisse : « où est Dieu ? »

À la lecture du récit de l'arrestation, du procès, de la crucifixion et de la mort de Jésus, il faut d'abord ne pas cacher une certaine forme de vertige qui nous saisit :

Comment se fait-il que dès le matin de Pâques, les disciples et à leur suite les premiers chrétiens aient lu dans l'événement tragique de la croix, le point de bascule qui a transformé radicalement leur foi en Dieu ?

Comment (à la suite de Paul) pouvons-nous déceler en ce Jésus pendu au bois, tel un vulgaire malfaiteur, le Fils de Dieu ?

Vertige enfin, lorsque nous nous demandons pourquoi Dieu n'est-il pas intervenu pour libérer Jésus et le sauver du supplice qu'on lui infligeait ?

Ce récit est le texte fondateur de notre foi, parce qu'il vient renverser et renouveler toutes les images que nous nous faisons de Dieu.

Et l'image de Dieu que ce récit vient définitivement bousculer en nous est celle d'un Dieu « tout-puissant »

qui pourrait intervenir à sa convenance dans notre histoire et celle du monde.

Selon cette image, Dieu en surplomb du monde, aurait « loisir », d'envoyer à l'humanité, là une maladie, là un cataclysme, ici une famine.

La liste des calamités à disposition de Dieu n'est pas exhaustive ; elle est sans fin.

Faut-il y compter les virus ?

Nous pensons que ce Dieu « tout puissant » ne fait pas les choses « au petit bonheur la chance », aussi nous nous appliquons à déchiffrer la malice des temps pour y discerner une intention divine cachée.

Au mieux nous discernons dans les malheurs que nous subissons, des messages que Dieu nous adresserait pour nous ramener à lui ou nous avertir.

Au pire, nous les interprétons comme des châtements que Dieu enverrait pour nous punir¹, ou des épreuves pour nous purifier ou nous « faire grandir » dans la foi.

¹ c'est ainsi que l'homme a souvent perçu les malheurs par le passé et jusqu'à récemment encore avec le SIDA, que d'aucun ont interprété comme une punition de Dieu.

L'image d'un Dieu grand ordonnateur de toute chose, tant des bienfaits que des malheurs, est rassurante ; car elle nous permet d'expliquer l'inexplicable et de lui trouver un sens.

De cette image de Dieu, nul ne peut prétendre qu'il en est libéré.

Cette image de Dieu est blottie en moi, tapie en nous. Comme elle l'était dans l'esprit des disciples et de tant de croyants avant eux et après eux.

Dans le récit de la passion, on devine cette image poindre dans les moqueries des grands prêtres et des scribes, des religieux qui assistent à la mort de Jésus :

« Il en a sauvé d'autres, il ne peut pas se sauver lui-même ! Le Messie, le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, pour que nous voyions et que nous croyions ! »

Cette image de Dieu est tapie dans toutes les religions (sous des formes différentes) et notamment, dans la mienne : la foi chrétienne, où il n'est pas rare de penser que si l'on avait plus de foi, que si l'on était

plus fervent, plus fidèle dans la prière, Dieu nous délivrerait des malheurs qui nous touchent.

Si Jésus avait été le serviteur et l'envoyé de ce Dieu-là, il se serait comporté en un homme profondément religieux et il n'aurait eu de cesse de son vivant de bâtir des sanctuaires, des salles de prières et il aurait exhorté les hommes et les femmes de son temps pour qu'ils les fréquentent assidument afin de prier Dieu et lui demander - selon les circonstances - d'agir dans le monde ou alors d'y renoncer.

Car ainsi sommes-nous faits : nous ne croyons qu'en un Dieu qui intervient du haut des cieux.

Mais pendant son ministère, Jésus n'a pas été le serviteur de ce Dieu-là.

À en croire les évangiles, Jésus n'a jamais cru en ce Dieu-là.

Jamais Jésus n'a estimé que la maladie ou l'infirmité dont souffraient les hommes et les femmes qu'il guérissait étaient voulues par Dieu.

Jamais Jésus n'a pensé que les malades et les infirmes

qu'il guérissait l'étaient parce qu'ils ne priaient pas avec suffisamment de ferveur et de conviction.

Jamais Jésus n'a pensé que les malades et les infirmes qu'il guérissait l'étaient parce qu'ils n'allaient pas assez souvent à la synagogue ou par extension à l'Église.

Jamais Jésus n'a pensé que les malades et les infirmes qu'il guérissait l'étaient parce qu'ils ne respectaient pas le shabbat ou les prescriptions alimentaires.

Jésus a plutôt été, d'un bout à l'autre de sa vie publique, le témoin d'un Dieu tout autre.

« D'un Autre-Dieu », écrivait Marion Muller-Colard. D'un Dieu à vrai dire si singulier qu'il n'a rien à voir avec le modèle courant que l'on se fait de lui. Jésus a été le serviteur d'un Dieu qui croit en l'homme, qui espère en l'homme.

Jésus a été le témoin d'un Dieu qui croit en cette capacité de l'homme à se mobiliser pour l'autre. En cette capacité de l'homme à se solidariser avec l'autre, qu'il soit proche ou lointain ; qu'il soit homme ou femme, qu'il soit croyant ou non, qu'il soit malade

ou en bonne santé.

De son vivant, Jésus n'a eu de cesse d'être cet homme-là, au service de l'humain et désireux de répondre de sa vocation d'être humain devant Dieu et avec lui.

À Golgotha, devant la croix, nous sommes tellement aveuglés par l'absence de toute intervention miraculeuse de Dieu que nous sommes incapables de voir l'inouï qui se donne à voir sous nos yeux.

Car oui, l'inouï se tient là, sur la croix, en cet homme Jésus qui a eu assez de confiance en l'homme et en Dieu pour se présenter sans arme et sans avocat devant ses accusateurs.

Oui, l'inouï se tient là, sur la croix, en cet homme qui a eu assez de foi et de force intérieure pour demander à Dieu qu'il pardonne à ceux qui le crucifient.

Et si Jésus – crucifié – crie sa désolation : « Mon Dieu mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonnée ? », ce n'est pas parce qu'il désespère que Dieu ne vienne le descendre de la croix, mais parce que la barbarie des

hommes qu'il éprouve dans sa chair lui apparaît comme le désaveu ultime de sa foi.

Victime de l'ignominie et de la bassesse dont sont capables les hommes, c'est la foi de Jésus qui est « trouée », perforée.

La détresse de Jésus est là: lui qui en arrive à douter même de ce Dieu qui croit en l'homme.

Voici la torture suprême de Jésus : sa foi est transpercée.

Ainsi meurt Jésus : perforé de fond en comble, sans même avoir eu le temps de voir l'intervention de Dieu.

Car dans ce calvaire : Dieu intervient bel et bien, mais non pas comme on l'aurait rêvé dans nos fantasmes religieux.

Au moment même où Jésus expire, le voile du Temple se déchire.

Voilà l'intervention de Dieu !

Dans le récit, rien de spectaculaire, à peine quelques mots.

Une intervention qui revêt deux sens.

Le premier est celui du deuil.

Dans le judaïsme, déchirer son vêtement est un rite de deuil qui exprime la blessure et la rupture du deuil.

La déchirure du voile est l'expression du deuil de Dieu, de sa souffrance.

Mais la déchirure du voile du Temple est plus que cela.

Voici le second sens de cette déchirure et il est capital.

Dans le Temple, le voile servait de cloison pour séparer cet espace sacré que l'on appelait le « saint des saints » du reste du sanctuaire.

C'est là que l'on avait jadis déposé l'arche de l'Alliance et c'est là que l'on imaginait que Dieu se tenait.

Un lieu que seul le grand prêtre était autorisé à franchir une fois l'an.

La déchirure du voile est en termes bibliques ce que

l'on appelle un « dévoilement », une révélation² : Dieu n'est pas là où on pensait pouvoir le confiner, c'est à dire derrière le voile, mais il est là sur la croix, exposé à la violence et aux quolibets.

Dieu est là dans cet homme crucifié pour avoir servi jusqu'au bout un Dieu qui croit en l'homme.

Un Dieu qui croit en l'homme, c'est du jamais vu, car de tout éternité, c'est à l'homme qu'il revient de croire en Dieu.

C'est ce retournement inimaginable qui se joue donc sur la croix.

Si l'on nous demande - en ces temps troublés - où est Dieu ?

Il faudrait répondre : ni au-dessus, ni au-dessous, ni devant, ni derrière la pandémie, mais au milieu d'elle.

« Dieu est là », dans ces hommes et ces femmes, quels que soient leur croyance, leur religion, leur conviction et qui se relaient au chevet des malades, qui désinfectent les chambres, qui lavent le linge sale, qui

² En grec, le dévoilement se dit « apocalypse ».

ravitailent, qui cuisinent, qui servent, qui écoutent. Les employés et les caissières des magasins d'alimentation. Les éboueurs, les policiers, les pompiers, les ambulanciers, les soldats, les membres de la protection civile. Les politiciens et politiciennes ; les personnes engagées auprès des plus démunis et des requérants d'asile (la liste n'est pas exhaustive, à chacun de la compléter).

Comprenons-nous bien, mon intention n'est surtout pas de récupérer ces hommes et ces femmes, de les « christianiser » ... mais en les regardant, en considérant leur engagement je reconnais qu'ils m'aident à continuer à croire en ce Dieu qui croit en l'homme et dont l'esprit ne cesse d'alimenter la bienveillance et l'altruisme de tant d'hommes et de femmes dans notre monde.

Amen